

LES LÉGENDES

Le rêve rêve, le rêve chante, le rêve pleure par les légendes...

Nos légendes sont nées du merveilleux mythologique ou chrétien; de l'histoire, ou de l'esprit fertile du peuple.

Elles sont nombreuses, surtout au pays de l'Amblève, de la Salm et de la Meuse. Mais elles se sont essaimées, inconsistantes comme nos buées, sur toutes les régions wallonnes.

I

Plusieurs de nos légendes, inspirées par le mystérieux, sont des transpositions de légendes étrangères. La fable de Mélusine, épouse de Siegfried, comte de Luxembourg, en est un exemple. Elle rappelle la Mélusine du Poitou qui apparaissait moitié femme, moitié serpent. La nôtre disparaissait le septième jour de la semaine pour se changer en sirène à longue chevelure qu'elle tressait et retenait sous un peigne d'or. Siegfried avait fait la promesse de ne jamais la questionner sur son absence, se contentant de jouir des richesses qu'elle lui apportait et des fêtes splendides dont elle était la reine. Mais après vingt-cinq ans d'union, il céda comme Orphée brûlant de revoir Euridice, et comme Psyché et

d'autres personnages de la fable, symboles poétiques de la tentation.

Aussitôt la terre s'entr'ouvrit et Mélusine disparut dans un grand cri.

La légende de la Roche aux Corneilles, à Annevoye-Rouillon, appartient au même type de fable :

Un trouvère, nommé Richard, aimait les beaux poèmes.

Il composait des pastourelles, des ballades, des virelais, des fabliaux. Il chantait les exploits des guerriers fameux : Ogier le Danois, Roland ou Vivien, ce héros qui se mesurait avec les paladins de Charlemagne.

Il contait les coups mirifiques des chasseurs dans les forêts d'Ardenne. Il récitait ses vers à haute voix dans les bosquets du voisinage, et les oiseaux volaient vers lui pour l'entendre, car les poètes et les oiseaux ne vivent que pour chanter et leurs désirs sont les mêmes.

Or, un matin, une forme humaine se détacha d'une buée qui se balançait toute bleue devant le poète. Puis un corps idéal de jeune femme apparut : C'était la fée du Rocher.

Et Richard la suivit, abandonnant les libres chemins du monde, les claires pastourelles et les ballades harmonieuses. Plus jamais on ne le revit. Mais la reine des fées punit l'oréade en la changeant en corneille, mère de celles qui, depuis, volent et voleront toujours au-dessus des rochers fatidiques.

C'est le mythe transformé du fameux Merlin, le

poète enchanteur de Bretagne, envoûté par la fée Viviane dans la forêt de Brocéliande.

Il lui abandonna l'anneau de poésie et la harpe fleurie, cadeau sans prix donné par Radiance, la fée éthérée, l'inspiratrice des bardes.

Ce mythe est vieux comme le monde. Ulysse fuyant les attraites de la nymphe de l'île d'Ogygie, personnifiait déjà le devoir résistant à la voix du plaisir.

La poésie, n'est-ce pas la quintessence du Beau? Or, le Beau, c'est le ciel de la terre; et toujours les fées du mal l'obscurciront.

Les âmes modernes sont agitées, plus que jamais, entre ces deux pôles : le devoir et le plaisir, parce qu'elles n'écoutent plus les bardes, parce qu'elles ne comprennent plus les divines chansons.

Certaines de ces légendes trouvent leur origine dans le mysticisme de la race. Elles sont nées du merveilleux du nord ou du merveilleux chrétien.

Elles comprennent les fables sur les loups-garous, les dames blanches, les revenants, le Doudou de Mons, les sorcières, les trésors cachés.

A Wanne, on montre le rocher dit « Fat du diable » à l'aide duquel le diable voulait écraser l'église et le monastère de Stavelot. Mais grâce à l'intervention de saint Remacle, il dut l'abandonner à cet endroit.

La légende de la pierre de Brunehault est plus jolie : la Vierge descendait du ciel portant, dans son tablier, une pierre qui devait être la première de la basilique de Tournai. Mais apercevant dans son vol

les fondations s'élever, elle abandonna la pierre céleste sur laquelle elle laissa l'empreinte de son pied.

La légende poétique de la princesse Mathilde, femme de Godefroid le Bossu du Luxembourg, qui laissa tomber son anneau d'or dans la fontaine d'un val et qu'un poisson rapporta, fait partie du même type. Elle explique l'origine d'Orval.

Parmi ces fables mystiques, il en est qui possèdent toute la grâce chantante d'un lied. La poésie en glisse comme les perles matinales du sein des roses. Telle cette légende du chandelier où se réunissent l'ingénuité, le merveilleux et tout l'effroi d'un drame pathétique :

Une jeune fille du village de Hulsoniaux déposa son pauvre chapelet de bois devant la grotte de Furfooz, en y ajoutant quelques galettes cuites dans le miel, pour que les nutons, qui l'habitaient, le rendissent joli et digne de ses invocations à la Vierge.

Le lendemain, les grains étaient transformés en pierres précieuses : agates, turquoises, opales, émeraudes, saphirs.

Le chapelet l'enchantait comme un beau poème marial.

Mais les nutons, la trouvant jolie et voulant l'offrir à leur reine, se mirent à la poursuite de la jeune fille qui courut, courut toujours.

Hélas! la Lesse lui barra la route. Elle s'y jeta.

On la retrouva morte, tenant encore entre ses doigts le merveilleux chapelet; et le soir, la chandelle du rocher de Chaleux, sorte de stalagmite qui se

détache de la roche, brilla comme une étoile sur les alentours.

D'autres mêlent l'esprit populaire à la poésie qui les parfume.

Elles gagnent à être contées en dialecte.

Celle du chêne à la Fourche de Montigny-le-Til-leul, près de Charleroi, appartient à ce groupe :

Deux hommes, à l'heure de minuit, creusaient le sol au pied du chêne fourchu. Ils voulaient en retirer un coffre rempli d'or provenant de l'abbaye d'Aulne dont les ruines se profilent à une demi-lieue de l'endroit.

Ils le soulevèrent. Mais l'un d'eux s'écria : « Nous le tenons! »

Le coffre retomba aussitôt car il était défendu de parler.

Alors, dans ce coin désert du plateau d'Argentine, par les sentiers perdus à travers bois, une noce admirable passa, suivie de loin d'un petit bossu qui demanda : « Où sont donc les voitures? » Ils répondirent : « C'est par là qu'elles roulent, mais tu es bien trop « crawyeux » (trop gringalet) pour les rejoindre. »

Aussitôt, des bâtons invisibles les fouettèrent, drus et durs jusqu'à leur demeure.

L'hagiographie wallonne enrichit le domaine des légendes dorées. La foi naïve des bonnes gens du passé nous laissa de candides récits où le surnaturel

intervient presque toujours sous une forme souriante ou poétique.

Saint Lupicin, qui s'en venait de Lyon, s'arrêta à Lustin. La tradition rapporte qu'il devait marcher jusqu'au moment où il apercevrait quatre tilleuls sortant d'une même souche. Or, c'est à Lustin qu'il les aperçut.

Aujourd'hui encore, l'endroit présumé s'appelle « les quatre arbres ».

Toute cette période de la vie du saint constitue une riante fiction : fatigué, il se reposa contre une haie. Et voici qu'elle s'arrondit en berceau de brindilles et de fleurs. De plus, comme la bourgade manquait d'eau et devait, pour s'en procurer, descendre à la Meuse, il fit jaillir trois sources qui se réunirent à la fontaine connue aujourd'hui encore sous le nom de fontaine de saint Lupicin. Lustin conserve ses reliques.

L'évangéliste saint Martin fut chassé par les habitants de Horion, en Hesbaye. Sans abri pour passer la nuit, il se coucha sur le rocher. Et voici que la pierre s'enfonça et s'arrondit autour de son corps. Le prodige fit plus que les exhortations du saint, et la région devint chrétienne. C'est l'origine du « Pas saint Martin » de Horion.

Sainte Begge était fille de Pepin de Landen et mère de Pepin de Herstal. Elle mourut en 693 au monastère d'Andenne dont elle était la fondatrice.

La légende nous apprend qu'Anségisèle, son époux, avait découvert et recueilli un enfant au cours d'une

chasse dans les forêts de Chèvremont dont ils habitaient le château.

Begge, en recevant l'enfant, prophétisa qu'il serait un jour un sujet de douleur. On lui donna le nom de Gonduin.

Or, devenu grand, Gonduin aima profondément Begge, et tua Anségisèle.

Begge s'enfuit du château pour échapper au meurtrier qui, aidé de ses amis, voulait s'en rendre maître et épouser sa mère adoptive. Plus tard, il fut tué à son tour par Pepin de Herstal.

Au cours d'un pèlerinage à Rome, elle fit vœu d'élever un monastère avec sept chapelles, en souvenir des sept basiliques de la ville éternelle. Frappée par certaines coïncidences qui répétaient le chiffre sept, elle fonda l'abbaye à Andenne.

Là, elle vécut entourée de vierges et de saints. Deux d'entre eux sont restés populaires : sainte Orbie et saint Mort.

L'autel de Sainte Begge, dans la collégiale d'Andenne, est encore orné d'une peinture sur bois de la fin du xvi^e siècle représentant Anségisèle au moment où il découvre le petit Gonduin dans la forêt. Jusqu'au xviii^e siècle, Andenne compta sept chapelles dont la plus importante, Sainte-Marie-Majeure, servait d'église collégiale. On disait Andenne-aux-sept-églises (1).

La légende de N. D. de Walcourt, moins drama-

(1) FÉLIX ROUSSEAU, *Légendes et Coutumes du Pays de Namur*, p. 27.

tique, offre plus de charme dans le merveilleux :

L'église de Walcourt brûlait. Soudain, du milieu des flammes, on vit la statue de la Vierge s'élever, précédée d'une blanche colombe, et se poser sur un arbre. Le comte Thierry de Rochefort voulut en vain s'approcher de la statue, une force mystérieuse l'en empêchait. Il fit le vœu de rebâtir une superbe collégiale, digne de Madame la Vierge. Aussitôt, la statue glissa lentement dans les bras du comte qui la transporta solennellement, en suivant le chemin du grand tour, dans l'oratoire du castel. Depuis, le dimanche de la Trinité, les « marcheurs » et les pèlerins renouvellent la procession du grand tour.

Non loin de Walcourt a fleuri la légende de sainte Rolende :

Fille de Didier, roi des Lombards, elle était aimée par un jeune seigneur de la cour, appelé Oger. Pour échapper à ses assiduités, et désirant se consacrer à Dieu, elle s'enfuit et arriva à Gerpennes où elle mourut. Aussitôt, les cloches sonnèrent d'elles-mêmes et d'autres miracles s'accomplirent.

Oger, qui la poursuivait, pleura sa mort et se fit baptiser.

En souvenir de cette poursuite, toute la procession de sainte Rolende — « marcheurs » et pèlerins — prenait le pas de course en arrivant sur le territoire d'Hanzinne.

Or, des jeunes gens imitèrent trop scrupuleusement le seigneur Oger; ils coururent pour rejoindre les jeunes filles de leur choix qui, sans doute, ne pen-

saient nullement à prendre le voile. La procession donna lieu à de petits scandales, si bien que les pèlerins ont remplacé le pas de course par le pas accéléré.

La mémoire de saint Guibert, fondateur de l'abbaye de Gembloux, chante dans la légende comme les cloches de Pâques fleuries. Il existe, au lieu dit « Bâti de saint Guibert », dans les champs environnant la ville, un « buisson de saint Guibert » dont l'origine est miraculeuse. D'après la tradition, le saint planta son bâton en cet endroit, et le bâton prit racine. C'est en mémoire de ce miracle que, dans la nuit du 22 mai, les Gembloutois vont cueillir les fleurs de l'aubépin vénéré.

La légende de saint Walhère, comme celles de saint Lucipin et de sainte Begge, se déroule au bord de la Meuse. Lorsqu'il mourut assassiné, son corps fut placé sur un char traîné par des bœufs. Or, ceux-ci refusèrent de marcher. Laissés à eux-mêmes, ils se dirigèrent vers la Meuse dont les eaux s'écartèrent. Ils remontèrent, nouveau miracle, la colline haute et très abrupte de l'autre bord et s'arrêtèrent à Onhaye. C'est là que le saint fut inhumé.

Bien des contes remémorent la vie tourmentée de saint Remacle, l'apôtre des Ardennes. Un jour, il obligea Satan, transformé en loup, à transporter les pierres nécessaires à la construction des abbayes de Stavelot et de Cugnion, pour le punir d'avoir

étranglé son âne. Satan put s'enfuir enfin grâce à l'intervention d'une souris rouge qui rongea le fil du chapelet attaché à son cou par le saint.

Ces souvenirs poétiques de la vie de nos apôtres et de nos saints sont candides comme une prière d'enfant.

II

Parmi les légendes historiques, il en est qui appartiennent, comme la légende des quatre fils Aymon, au cycle héroïque de la chevalerie.

Celle du château d'Amblève, qui ressuscite la figure tragique de Blanche de Beaufort, repose, dirait-on, sur un fond vécu :

Délaissée par Raoul de Renastienne qu'elle aimait, elle l'attaqua dans un tournoi, vêtue d'une armure comme un chevalier, le visage caché par le heaume.

Raoul brisa toutes les lances qui lui furent opposées; mais le soir, à l'heure où l'on célébrait ses fiançailles avec Mathilde de Roanne promise au vainqueur, Blanche les tua tous les deux, puis se noya dans la rivière.

La légende de Montaigne accuse aussi un même fond de réalité :

Le maître du burg, Gille de Berlaymont, avait enlevé une gentille damoiselle qui portait le nom musical de Midone, et qui était la fille du seigneur de Bioul.

Ce seigneur, ennemi irréconciliable des Berlaymont, vint mettre le siège devant le burg du Mont des Aigles, tua sa fille qui l'implorait, et fut abattu à son tour par l'époux de Midone qui partit rejoindre les croisés en Terre sainte, le cœur blessé à toujours.

L'une de ces légendes réunit, en dehors de sa moralité appréciable, l'affabulation la plus heureuse de notre mythologie avec l'épique :

Le seigneur de Montfort était avare et méchant.

Dans l'espoir de tirer parti de la puissance des Sotais, il les recevait à sa table. Or, un jour, il passa sa mauvaise humeur sur eux et les chassa.

Mal lui en prit, car ils firent alliance avec les quatre fils Aymon qui avaient à se plaindre des archers du seigneur de Montfort, aussi hautains que leur maître.

Cependant, la citadelle était imprenable; et le sire se moquait, du haut des donjons, de ces quatre ennemis qui voulaient en faire le siège.

Mais il comptait sans les nutons. Invisibles, ceux-ci se hissent les uns sur les autres, atteignent le sommet des murs, jettent une poudre magique dans les yeux des sentinelles, abaissent le pont-levis, et les quatre héros tuent le sire avec tous ceux qui leur résistent. Ils restent maîtres de la place à la grande joie de toute la contrée.

Les trois dames de Crève-cœur, ces blanches Walkyries qui excitaient leurs époux contre les lansquenets d'Henri II, puis se jetèrent dans le vide

pour échapper aux ennemis, entourent leur héroïsme d'une auréole de poésie ardente.

La légende de Couvin, moins douloureuse, s'enveloppe aussi d'un léger voile de mystère et de poésie qui sied si bien au visage toujours jeune de la légende. Le prince de Chimay, Jean de Croy, s'écarte dans une partie de chasse. Il est rencontré par le seigneur de Couvin qui l'enferme dans une oubliette. Un jour, un petit berger se penche sur une excavation pour en retirer sa flèche. Une voix s'élève. C'est celle du prince. Celui-ci glisse à l'enfant quelques mots révélateurs écrits sur une pierre d'ardoise qui sera remise le jour même à la princesse. Les troupes de Chimay accourent, font le siège du château et délivrent le prince qui s'écrie :

Couvé, couve,
Couvé tu m'as,
Couver jamais plus ne pourras (1)!

Parmi ces récits venus de l'époque médiévale, certains, en mêlant le comique à l'épopée, témoignent de leur origine wallonne :

Tel celui du vieux château de Laroche dont le comte, pour échapper aux seigneurs de Bouillon, d'Ardenne et de Limbourg qui voulaient le vaincre par la faim, chassa vers les ennemis un porc énorme.

Or, le porc constituait sa dernière ressource.

(1) *Couvin* se prononce *Couvé* dans le patois du pays.

Les assiégeants, mystifiés, se dirent : « Inutile de lutter encore, nous perdons notre temps. » Et ils levèrent le siège.

La même source nous a donné la légende de Poilvache.

Ici, ce sont les Dinantais qui font le siège de la citadelle baptisée du nom gracieux d'Émeraude.

Ils avaient promis, aux jeunes Dinantaises, de mettre l'Émeraude à leur doigt.

Mais les gens de Poilvache ravitaillaient la place par une entrée secrète, et jouaient, dans la grande salle d'armes, des scènes burlesques où les Dinantais tenaient les mauvais rôles.

Leur ironie allait plus loin : ils tendaient, au bout d'une corde glissant des créneaux, des pans de lard et autres victuailles alléchantes.

Un matin, les Dinantais saisirent des hommes qui sortaient de la place par un souterrain, et qui devaient y rentrer le soir accompagnés d'un troupeau de vaches achetées à la campagne.

Vite, les Dinantais tuent leur propre bétail, se couvrent de la peau à peine refroidie, s'aventurent dans le couloir en marchant sur leurs mains, trompent les sentinelles grâce aux mots de passe révélés par un des prisonniers, et se rendent maîtres de l'Émeraude.

III

Viennent enfin les légendes que l'esprit du peuple saupoudre de sa verve. Elles sont mi-joyeuses, mi-tragiques, ou simplement gouailleuses.

Celle des Auvergnats qui forcent Charles-Quint à porter leur hotte, et finissent à la corde du gibet de Beaumont en s'écriant :

Beaumont, ville de malheur,
Arrivés à midi, pendus à une heure,

en est un modèle.

Comme aussi la légende du meunier de l'abbaye d'Aulne qui pour sauver l'abbé, revêt une soutane, et répond lui-même aux questions posées par le même Charles-Quint :

Le poids de la terre? — Tirez les pierres, et je la pèserai!

Le milieu de la terre? — C'est ici où je suis. Si vous en doutez, faites-la arpenter!

Votre valeur? — Mettons que vous valez vingt-neuf deniers. Un de moins que le Christ. C'est bien payé!

Votre pensée? — Vous croyez parler à Monseigneur l'abbé, et vous ne parlez qu'à son « cache-monnaie (1) ».

(1) Ouvrier qui porte la farine, du moulin aux maisons.

A ce type se rattache la légende de saint Pélourd, de Soignies.

A Ath, Nivelles, Grammont, Bruxelles, Nieuport et Anvers, villes de plaine, le peuple promène à travers ses fêtes des géants lourds d'allure et de taille.

En Wallonie-sud, au contraire, on organise des compagnies militaires, on tire, on fait du « brû », on rêve d'assauts et de combats; on lutte, comme à Mons, contre des Tarasques monstrueuses; on saute avec les Gilles de Binche; on danse des cramignons, comme à Liège.

Les Sonégiens n'exhibent ni Argayon, ni Argayonne, ni Janneke, ni Mieke, ni Goliath, mais bien un type local : le brave *Simple et Lourd* béatifié par la langue populaire et devenu ainsi saint Pélourd. C'est une sorte de Tchanchet à la manière de Soignies, c'est-à-dire bon enfant, tranquille, effarouché au bruit, aimant son intérieur — bref, un sage comme le sont tous les Sonégiens.

Sa femme, une créature aussi méchante que celle de Socrate, causa tout son malheur.

Abreuvé de chagrin, le savetier *Simple et Lourd* s'abreuva aussi d'alcool. Un jour de beuverie, il battit tant et tant sa gaupe de femme que les voisins s'interposèrent. L'un d'eux, pour prévenir toute récidence, prit sa place au foyer, et le pauvre homme, conspué par la belle, chargé de quolibets par la foule, traité de simple par les uns, de lourd par les autres, fut condamné par la justice locale, non à boire la ciguë, mais à subir deux jours durant, exposé à l'une des fenêtres de la Grand'place, les lazzis de

toute la ville. Ses malheurs, mis en chanson, furent conservés dans les annales de la cité et joyeusement remémorés, chaque année, même par les maris infortunés.

Le cortège apparaît : voici la musique, le groupe des édiles, saint Pélourd en haut de forme tenant à la main un quartier de tarte ; et puis la foule qui chante, sur l'air de Jean de Nivelles, la gloire du personnage légendaire. Fête bien wallonne qui mêle le rire à la chanson, et l'ironie jusque dans l'exaltation du terroir.

La croyance aux loups-garous, aux grimancins, aux chèvres d'or, aux sorcières, aux lumerotes qui vous conduisent, la nuit, vers les étangs de malheur, a créé de nombreuses fables que le peuple relève de son humour.

De bonnes gens de chez nous croient encore aux trésors cachés et devenus la propriété du diable ; aux jeteux de sort et à la vertu du voile de la Vierge qui préservait les conscrits d'un mauvais numéro.

Ce mysticisme païen persistera longtemps encore.

Nos légendes sont des fleurs délicates qu'on aime à respirer, parce qu'elles viennent du fond de la race encore assez simple pour y croire.

On n'y retrouve aucune influence du roman d'Arthur, ni des exploits des chevaliers de la Table Ronde. Ce sont les fables d'une race sans ambition ni vains

désirs, bien que des personnages de son histoire : Ambiorix, Charles Martel, Charlemagne, Godefroid de Bouillon, Baudouin du Hainaut, Jean l'Aveugle, aient été des héros d'épopées.

De ses incursions à l'étranger, elle n'a retenu que les fables gracieuses et sentimentales, tout en nuance comme les formes artistiques de sa pensée. Et si l'héroïsme ou la passion s'exalte dans tels de ses récits fabuleux, le sentiment atténue presque toujours la dureté qui s'y mêle.

Il est à remarquer que le sentiment poétique s'accroît à mesure qu'on approche de la Meuse. Songez à la belle Midone, aux dames de Crève-cœur, à la légende du Chandelier, et à celle de la Roche aux corneilles.

Là aussi, la fiction devient symbolique : la citadelle de Poilvache s'appelle l'Émeraude, tout comme celles de Bouvignes et de Dinant s'appelaient Crève-cœur et Montorgueil.

La Meuse, nous le répétons, domine nos légendes.

Que ces fables appartiennent au cycle de Merlin, à celui de la chevalerie ou à notre fonds poétique, elles accusent, en plus, en dehors de notre penchant pour la fiction, un grand attrait pour la justice, la droiture, la vaillance, la générosité. La race apparaît hautement morale.

Notre esprit roman s'y retrouve aussi, avec sa fronderie et sa joie.

Par-dessus tout, ces fables de Wallonie témoignent d'une race amie du rêve et du mystérieux. Or, le mystère est religieux par son essence, tandis que

le rêve est comme un sentier fleuri qui conduirait vers l'idéal et la connaissance de soi.

Autant le réalisme appartient à la vie banale, autant le rêve et le mystérieux s'en éloignent.

Autant le réalisme se rapproche du scepticisme qui tue la divine espérance, autant le rêve et le mystérieux allument des étoiles devant la nuit de nos regards.

Le rêve et le mystérieux sont des échelons par où l'âme humaine monte vers la spiritualité.

Pénétrons plus avant le sens racique de nos légendes :

Dans un pays de forêts, de grottes, de burgs et de mégalithes, il semblerait que l'imagination populaire eût accepté la soumission des volontés humaines aux forces occultes. Mais la mythologie latine s'attendrit plus qu'elle ne se révolte. Ses émotivités l'emportent. Les orageuses hostilités du monde de la sorcellerie et des éléments naturels n'imposent pas leurs effrois à notre sensibilité.

La mythologie germanique ou scandinave se complaît dans les révoltes sauvages du mystère. Nous avons, nous, des fibres plus vivantes, et les voix que nous entendons montent du cœur humain et non des royaumes souterrains ou des sabbats maudits.

La ronde enchantée des légendes wallonnes est particulièrement émotive et souriante. Celles qui expriment du lyrisme héroïque le tempèrent par la grâce, l'amour, la beauté, la bonté.

Quelles figures attachantes que celles des Dames de Crèvecœur, de Midone et de Blanche de Beaufort malgré la farouche tragédie qui assombrit sa mémoire!

Les Dames de Crèvecœur ne constituent pas une exception historique. Leur âme, affolée de liberté, s'épanouit dans cette pauvre bergère Anne Laveau des Ardennes et dans Christine de Lalaing. Et le même rayonnement qui entoure leur souvenir, nimbe pour toujours la jeune Tournaisienne Gabrielle Petit, tombée sous les balles allemandes.

Il existe des rapprochements raciques qui confirment la leçon des légendes.

Le petit coin de terre où grandirent Charles Martel, Godefroid de Bouillon, Jean l'Aveugle et Charlemagne, où s'accomplit et persiste la chevauchée des fils Aymon devant la colère du grand empereur, ouvre le champ à tous les héroïsmes. La légende, ici, exprime une des vertus les plus persistantes de la race.

D'ailleurs, les Dames de Crèvecœur sont comme la fleur poétique d'une époque douloureuse. La beauté antique de leur geste n'est-elle pas le prolongement, par la poésie de la légende, de la bravoure même des Bouvignois qui répondirent aux sommations d'Henri II en 1554, que « mieux aimoient passer par les tranchants des armes, respandre leur sang jusques au massacre du dernier homme et supporter l'inflagration entière de leur ville, que de se rendre à la discrétion et soub l'obeyssance de Henry second ».

Et si nous nous penchons sur l'âme frêle de nos légendes, si nous écoutons leurs secrètes révélations,

elles nous diront qu'elles ressemblent à notre art; qu'elles sont, pour la plupart, idéalistes comme lui puisqu'elles expriment des sentiments supérieurs, nés de la vaillance, de l'amour ou de la foi.

Elles diront qu'un léger fond mélancolique, assez consistant pour replier sur elles-mêmes les âmes qui les écoutent, les relie l'une à l'autre. Elles ressemblent au terroir où elles sont nées : elles possèdent son rêve clair et sa mélancolie peu profonde.

Écoutons encore : elles manifestent une foi souriante. Le Dieu de nos légendes ne lève pas les bras pour frapper. Les évangélisateurs n'ont laissé, en passant, que des miracles heureux. Leurs noms se prolongent dans le remous d'une fontaine et dans les fleurs d'un buisson; et leur souvenir s'adapte à l'idée que nous nous faisons d'un Dieu opposé, par sa bonté même, à la thèse du petit nombre des élus.

A côté de ces fables où il ne manque que des rimes tant elles sont une sourdine montant du passé, la grande légende wallonne est celle des quatre fils Aymon, les chevaliers libertaires. Il en existe des versions étrangères, entre autres une version française qui dirige les héros de la forêt des Ardennes vers la ville de Montauban.

Or, une dépendance du village d'Étalle, en Lorraine belge, porte le nom de Montauban; et l'on y rencontre les vestiges d'un château seigneurial appelé Château Renaud.

De plus, une dépendance du village de Sainte-Marie-lez-Étalle s'appelle Renaumont.

Ne sont-ce pas là des rapprochements curieux, sinon probants?

Mais la Wallonie mosane est remplie du souvenir aymonien : la forêt, la Meuse où Bayard fut jeté, une meule au cou, et nos châteaux en ruines de Montfort, d'Aigremont, d'Amblève et même de Poilvache dont le site est identique à celui de Montessor, le château de la fable originale.

Dinant possède le Chéreau (chemin) de Charlemagne, la fontaine de l'empereur et le rocher Bayard. L'enchanteur s'appelle Maugis d'Aigremont, et c'est à Andenne, sur l'autel de Sainte-Begge, qu'il déposa ses armes en ex-voto.

Dans la version française elle-même, l'oncle des quatre frères s'appelle le duc d'Aigremont! Enfin, c'est en regagnant son pays des Ardennes, au retour de Jérusalem, que Renaud, canonisé depuis, fut assommé à Cologne et jeté dans le Rhin.

Faut-il ajouter que le grand romaniste français J. Bédier situe l'origine de notre légende en pays de Liège.

Si nous sommes faits de l'étoffe de nos rêves, selon l'expression de Maurice Barrès, nous retrouverons, dans cette chanson de gestes, la plupart des vertus raciques. N'est-elle pas pénétrée de la même vaillance que les légendes enveloppant nos ruines mosanes? Le merveilleux qui la rend attachante est à peine moins chrétien que celui de nos fables hagiographiques. L'enchanteur Maugis apparaît comme un thaumaturge et non comme un génie malfaisant :

la fée Orlande défend le faible contre le fort ; Bayard entraîne les cœurs derrière ses sabots ailés ; et le dénouement est un acte de foi.

La Wallonie a greffé, sur le récit original, la légende du châtelain de Montfort. Là encore, les nutons font cause commune avec les quatre frères unis aux pauvres manants pour combattre le seigneur incommode.

N'est-il pas vrai que la générosité pare ces fables ?

Il existait aussi, en Rhénanie, des elfes domestiques craintifs et faibles, mais ils s'enfuirent devant l'hostilité du peuple.

La leçon de nos mythes, répétons-le, est morale. Ils unissent les enseignements de l'amour, de la liberté, de la justice, de la bonté, de la droiture et du courage à de petites fables dont le merveilleux emporte, vers les régions du rêve, l'imagination des enfants et des hommes qui leur ressemblent.

Laissons voltiger, autour de nous, l'âme mystique ou héroïque, ardente, poétique ou rieuse des légendes wallonnes. Ce sont d'anciennes voix qui se prolongent. Et ces voix ne sont puériles que pour ceux dont le cœur est fermé aux émotions du passé.

Ceux-là ne comprennent pas que ces bluettes qui ne veulent pas mourir, sont tissées des croyances, des douleurs, des joies et des espoirs d'ancêtres plus simples que nous et plus rapprochés du cœur de la race.

DU MÊME AUTEUR :

POÈMES

LA TERRE NOIRE :

Les Poèmes de la houillère. Épuisé (1896).

Confins boisés. Épuisé (1898).

L'Effort du sol natal (1901).

L'Ame des nôtres, poème dramatique. Épuisé (1904).



La Beauté triomphante (1908).

Walla, dialogue lyrique, représenté pour la première fois au théâtre de Louvain (1910). Adaptation musicale de CH. MÉLANT.

La Wallonie héroïque. Épuisé (1911).

Sous le poing de fer (1919).

PROSE

L'Originalité Wallonne. Épuisé (1906).

(Origine et caractère de la race. — Le milieu. — Littérature dialectale et théâtre wallon. — Littérature française de Wallonie. — L'esprit, l'individualisme et la morale du Wallon. — Psychologie des villes.)

L'illustre Bézuquet en Wallonie. Épuisé (1907).



A paraître :

Les Empreintes du sol natal, poèmes.



JULES SOTTIAUX



L'Originalité Wallonne

La Puissance de la Meuse. — Le Visage réveur de Wallonie et ses légendes. — Visage religieux. — Terre d'art. — Visage douloureux. — Psychologie des villes par les chansons dialectales. ❧ ❧ ❧

Dessins de Ad. HAMESSE, Alfred RONNER
Paul COLLET et Auguste DONNAY



OFFICE DE PUBLICITÉ
ANC. ÉTABLISS. J. LEBÈGUE & C^{ie}, ÉDITEURS
SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE
36, RUE NEUVE, BRUXELLES

1923

TABLE DES MATIÈRES



| | PAGES |
|---|-------|
| PRÉFACE..... | I |
| LA PUISSANCE DE LA MEUSE | 3 |
| LA MEUSE, poème..... | 16 |
| LA FORCE DU TERROIR, L'ATTRAIT DES ÉGLISES..... | 18 |
| VISAGE RÉVEUR ET POÉTIQUE DE WALLONIE : | 23 |
| Vers la grotte de Goyet..... | 27 |
| Le pays de Herve..... | 30 |
| Les nutons..... | 32 |
| Les Hautes-Fagnes | 34 |
| Au pays de Laroche..... | 38 |
| Le grand rêve géologique | 41 |
| La grotte de Han | 43 |
| Le visage des rivières (la Semois, la Lesse sauvage, la Moli- gnée, la Sambre) | 45 |
| Le Pays noir, la Thudinie et l'Entre-Sambre-et-Meuse..... | 51 |
| La Meuse dinantaise | 56 |
| La plaine du Hainaut et du Brabant wallon | 66 |
| Les vieux arbres..... | 73 |
| Les maisons..... | 75 |
| Les chemins et les sentiers | 82 |
| Les légendes | 85 |
| Notre folklore | 107 |
| La fin du rêve | 112 |
| LE VISAGE RELIGIEUX | 114 |
| TERRE D'ART..... | 137 |
| VISAGE DOULOUREUX..... | 188 |
| VISAGE DES HAMEAUX ET PSYCHOLOGIE DES RÉGIONS | 198 |
| LA MEUSE PUISSANTE, poème | 226 |
| CONCLUSION | 228 |
| AU FRÈRE WALLON QUI LIRA CE LIVRE | 232 |

